



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Article original

La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse

Psychoanalysis's cognitive and disciplinary dissonance

L. Poenaru

Centre médical Peillonex, 67, rue de Genève, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le xxx

Mots clés :
Dissonance cognitive
Psychanalyse
Conflit sociocognitif
Croyance

R É S U M É

Contexte. – La psychanalyse est une discipline soumise, depuis sa création, à des dissensions, des conflits et des éclatements ayant un impact considérable sur la cohésion disciplinaire et groupale, sur les constructions théoriques voire sur les constructions individuelles au cours des traitements. Les mécanismes de défense utilisés au niveau groupal, dans les rapports intra- et intergroupe, suggèrent l'existence d'un problème de limites. La présence et les effets de la dissonance cognitive et du conflit sociocognitif (concepts issus de la psychologie sociale) n'ont jamais fait l'objet d'une exploration en lien avec l'organisation de la psychanalyse. Une des principales dissonances semble être générée par la confrontation de la psychanalyse avec les théories scientifiques et plus largement avec la pluridisciplinarité.

Objectif. – Cette analyse a l'intention d'apporter des éléments de réponse transdisciplinaires à une série de questionnements portant sur la dissonance cognitive implicite, ses conséquences et sa résolution théoricoclinique en psychanalyse.

Méthode. – Nous nous appuyons sur le croisement de témoignages, de points de vue critiques de la psychanalyse, de théories du domaine de la psychopathologie et de théories explorant des modèles relatifs à la dissonance et au conflit sociocognitif en psychologie sociale.

Résultats. – Cette recherche met en évidence une « souffrance » psychanalytique manifeste à la fois dans les conflits successifs et dans la place marginale occupée par la psychanalyse dans la société et dans les milieux académiques. Des psychanalystes membres de sociétés psychanalytiques reconnues soulignent le fonctionnement totalitaire, dogmatique et sectaire ainsi que l'imperméabilité groupale, comprise ici comme doublement paradoxale à partir d'une double limite. L'hypothèse d'une psychanalyse aux limites est explorée à l'aide des modèles structural et psychodynamique proposés dans les théorisations psychanalytiques ; notre recherche révèle les failles et les défenses qui s'y associent. La psychologie sociale permet une compréhension du lien entre les difficultés au niveau des limites et des croyances, et leur consolidation comme résolution du conflit et de la dissonance cognitive.

Conclusion. – L'auteur suggère l'élaboration d'un modèle (théorique et clinique) de reconstruction de l'individu au croisement de perspectives holistique, biopsychosociale voire environnementale, permettant de saisir l'ensemble des interactions constituantes d'une histoire subjective primaire et plus actuelle. La réduction de la dissonance cognitive et l'élaboration d'une frontière épistémique et sociale perméable présentent une série d'avantages parmi lesquels : constitution d'une limite logique (scientifique) protégeant le cadre thérapeutique d'une folie à deux et de ses dérives, un meilleur accès à la discipline, la possibilité de dialogues interdisciplinaires féconds, la réduction des conflits intra- et intergroupe, etc.

© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Context. – Since the founding of the discipline, psychoanalysis has been the subject of dissensions, conflicts, and ruptures that have had a considerable impact on disciplinary and group cohesion, on theoretical constructs, and even on individual constructions during treatment. The defence mechanisms used at the group level, in intra- and intergroup relationships, suggest the existence of a problem of boundaries. The presence and the effects of cognitive dissonance and sociocognitive conflicts (concepts

Keywords:
Cognitive dissonance
Psychoanalysis
Sociocognitive conflict
Belief

Adresse e-mail : liviu.poenaru@gmail.com

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.10.005>

2542-3606/© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Pour citer cet article : Poenaru, L. La dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse. In Analysis (2019), <https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.10.005>

from social psychology) have never been studied in relation to the organization of psychoanalysis. One of the main dissonances seems to be generated by the confrontation of psychoanalysis with scientific theories and, more broadly, with pluridisciplinarity.

Objective. – This analysis aims to provide transdisciplinary answers to a series of questions regarding implicit cognitive dissonance, its consequences, and its theoretical and clinical resolution in psychoanalysis. *Method.* – We based this work on the cross-examination of testimonies, of critical points of view of psychoanalytic psychopathology, and of theories exploring models related to dissonance and sociocognitive conflict in social psychology.

Results. – This research highlights that psychoanalytical “suffering” is evident both in successive conflicts and in the marginal place occupied by psychoanalysis in society and in academic circles. Reputable psychoanalysts who are members of recognized psychoanalytical societies underline the totalitarian, dogmatic, and sectarian functioning of these societies, as well as their impermeability to third parties; the organizational life of psychoanalysis is understood here as doubly paradoxical and based on a twofold limit. The hypothesis of a psychoanalysis of limits is explored using the structural and psychodynamic models proposed by psychoanalytic theory; our research reveals the flaws and defences associated with this type of organization. Social psychology provides a key to understanding the relationship between difficulties related to boundaries and beliefs, and their consolidation as a resolution of both conflicts and cognitive dissonance.

Conclusion. – The author suggests the development of a theoretical and clinical model for the reconstruction of the individual at the intersection of holistic, bio-psychosocial, and even environmental perspectives, making it possible to capture all the interactions that constitute a primary and more current subjective history. The reduction of cognitive dissonance and the development of a permeable epistemic and social boundary in the psychoanalytic realm have a series of advantages, including: the creation of a logical (scientific) boundary protecting the therapeutic setting from the *folie à deux* and its excesses; better access to the discipline; the possibility of fruitful interdisciplinary dialogues; the reduction of intra- and intergroup conflicts, etc.

© 2019 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

En dépit de sa vertu fondatrice, à savoir la compréhension et l'élaboration des conflits psychiques, la psychanalyse demeure une discipline hautement conflictuelle, trouvant difficilement les moyens d'accueillir l'altérité et les pluralités épistémiques. En témoignage, sur plan interne, les multiples scissions qui ont éclaté des sociétés et des groupes psychanalytiques et, sur plan externe, les relations divergentes qu'elle entretient avec les autres disciplines. Nous pouvons affirmer que, malgré l'intégration de certains concepts dans les savoirs quotidiens, la psychanalyse est foncièrement dissonante, puisqu'elle mobilise des représentations en désaccord avec le « penser » commun et conscient (les représentations psychosexuelles, par exemple). Ces représentations sont naturellement sujettes au refoulement, lui-même attaché à des conflits à remobiliser dans le transfert ; pour ces raisons, la communication psychanalytique est par définition une situation limite (Proia-Lelouey, 2016), mettant en échec ce qui la fonde : l'interaction verbale et la co-construction du sens. Le mode spécifique de communication au sein de la rencontre psychanalytique repose, comme le souligne Proia-Lelouey, sur une rupture vis-à-vis des règles classiques de la communication telles qu'elles ont été modélisées par les sciences du langage. La rupture en question est à tout moment potentiellement dissonante. Cette dissonance primaire, probablement à l'origine de conflits qui ont jalonné l'histoire de la psychanalyse, est une explication nécessaire et insuffisante pour la compréhension d'une sédimentation (circulaire ?) de dissonances qui nous questionne dans l'objectif de mieux saisir et analyser une conflictualité qui entrave son évolution.

La psychanalyse est, sans aucun doute, en mouvement. La multiplicité des pratiques cliniques, des dispositifs, des applications et des dialogues interdisciplinaires, atteste de l'existence d'un champ de connaissance qui fascine toujours (puisque le seul à prendre en considération, dans la relation, la profondeur de la trace mnésique et des expériences subjectives) et qui est vivant, en effervescence, capable de se renouveler, d'interroger ses fonctions, ses outils et ses limites. Il lui est toutefois reproché l'absence de démarches de recherche objectivables,

son obsolescence, son imperméabilité épistémique (Poenaru, 2018a), son savoir dogmatique, ses fixations sur des figures-monuments de son histoire, l'orientation trop souvent herméneutique de ses recherches (Grünbaum, 2004) au détriment d'une heuristique holiste, etc. Tout cela entraîne sa marginalisation et son exclusion systématiques des milieux académiques et médicaux, voire une certaine ambivalence faisant qu'elle est toujours présente, mais refoulée.

Notons au préalable qu'il existe au moins deux terrains de recherche en psychanalyse : celui des milieux académiques et celui des sociétés savantes, gardiennes, dans leur majorité, d'une pratique au plus près de l'inconscient individuel et de son écoute. La psychanalyse que nous nommons « classique », centrée sur le dispositif divan-fauteuil, fournit essentiellement des études de cas, méthode courante en sciences humaines et sociales. Les deux perspectives de recherche se croisent à l'université (principalement en France) où enseignent régulièrement des membres de sociétés professionnelles qui injectent leur expérience clinique dans la recherche universitaire. Cette dernière notamment démontre la possibilité de perméabiliser les frontières, bien que cela semble lacunaire aux yeux des évaluateurs externes et « indépendants » qui jugent les enseignements faiblement documentés quant à la méthodologie et à l'ouverture pluridisciplinaire¹.

Pour ce qui concerne la perméabilité, il en est autrement des sociétés de psychanalyse dont les pratiques, la formation et la transmission sont largement controversées. Les sociétés semblent en effet plus exposées aux (inévitables) biais et aux dissonances en raison – et c'est la principale hypothèse de ce travail – d'une moindre exposition à l'altérité épistémique. Mills (2004) souligne « sa tendance à l'autodestruction due à la mauvaise gestion par ses

¹ Voir le rapport HCERES (Haut conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur, France) concernant l'évaluation 2017–2018 de l'université Paris Diderot. Disponible en ligne : <https://www.hceres.fr/liste-alphabetique-des-etablissements-et-organismes-evalues/universite-paris-diderot-paris-7>.

membres² » (p. ix) et Carveth (2018) examine le regroupement des analystes dans des chapelles constituées autour d'un paradigme particulier (freudien, lacanien, kleinien, etc.), évitant de ce fait la confrontation pluri-paradigmatique. L'hypothèse de l'autodestruction du mouvement psychanalytique est également développée par Dupont (2014), convaincu que seule l'autocritique peut sauver la psychanalyse de l'anéantissement par les dysfonctionnements et les dérives internes.

L'épistémologie questionne la scientificité de la psychanalyse depuis sa naissance et se poursuit avec beaucoup de vigueur de nos jours (voir le débat Tensions épistémologiques dans *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2/2018³). Popper (1963) marque durablement la philosophie des sciences en introduisant le concept de réfutation (falsification) comme critère de démarcation entre une approche scientifique et une approche pseudo-scientifique : n'est scientifique que ce qui est réfutable. Ce critère a été largement employé⁴ — et de manière réductionniste — par les détracteurs de la psychanalyse pour démontrer le caractère pseudo-scientifique de la discipline, tous écartant les modulations introduites ultérieurement par Popper et par l'histoire de la philosophie des sciences, ainsi que par la méthodologie de recherche en sciences humaines et sociales. Visentini (2017) revient justement sur les limites du raisonnement poppérien et ses implications philosophiques pour la scientificité de la psychanalyse, en insistant sur la pluralité des régimes de scientificité et les illusions passées de « La » science dorénavant reconnues par les épistémologues. Il n'en reste pas moins que tout cela ne résout pas le problème de la marginalisation de la psychanalyse.

Malgré le tournant post-moderne en philosophie des sciences qui plaide (pour) et tolère le pluralisme, peut-on affirmer que la psychanalyse est fondamentalement dissonante dans son rapport au pluralisme ? Y a-t-il un lien entre l'intensité de la dissonance observée en psychanalyse (dans le rapport à l'environnement et aux autres disciplines) et le fonctionnement limite tel qu'il a été décrit en psychopathologie ? Quelles sont les origines de cette organisation limite ? Comment le fonctionnement groupal pourrait-il intégrer des défenses plus matures (au sens de A. Freud, 1936 ou Perry et al., 2004) ?

Après la description plus détaillée d'une série de caractéristiques problématiques présentes dans les dynamiques intra- et intergroupe, nous interrogerons l'organisation limite de la psychanalyse ainsi que les liens entre dissonance (concept introduit par Festinger, 1957, en psychologie sociale), conflit sociocognitif et imperméabilité épistémique. Des perspectives théoriques issues du champ de la psychologie sociale nous viendront en aide pour comprendre la dissonance cognitive en jeu. Nous souhaitons, enfin, interroger l'impact de ces conflits et leurs probables implications cliniques et heuristiques. L'objectif principal de cette réflexion est le décryptage du lien indissociable psychanalyse-dissonance. Après avoir tenté de comprendre l'existence et les effets de ce piège cognitif, nous envisagerons des pistes constructives pour un cadre épistémique perméabilisant les limites et ouvrant sur de nouveaux dialogues dedans-dehors au profit de la clinique et des liens interdisciplinaires.

La psychanalyse : une organisation limite ?

Les dissensions, les dissidences, la lucidité, l'esprit de chercheur, voire une certaine honnêteté intellectuelle, ont, de tout temps,

amené les analystes eux-mêmes — les meilleurs connaisseurs de leur système et donc moins sujets à la polarisation habituelle lorsque la psychanalyse est discutée — à exprimer leurs critiques, leurs inquiétudes et leurs visions de l'avenir d'une psychanalyse qui ne cesse d'exister sans exister.

Balint (1948) propose, il y a plusieurs décennies, une explication anthropologique de son expérience au sein de la Société britannique de psychanalyse : « Toute l'atmosphère rappelle fortement les cérémonies d'initiation primitives. Du côté des initiateurs — le comité de formation et les analystes formateurs — nous observons le secret de nos connaissances ésotériques, les annonces dogmatiques de nos demandes et l'utilisation de techniques autoritaires. Du côté des candidats, c'est-à-dire ceux à initier, nous observons l'acceptation volontaire des fables exotériques, la soumission à un traitement dogmatique et autoritaire sans opposer de protestation et un comportement trop respectueux. Nous savons que le but général de tous les rites d'initiation est d'obliger le candidat à s'identifier à son initiateur, à introjecter l'initiateur et ses idéaux, et à construire à partir de ces identifications un puissant surmoi qui l'influencera toute sa vie. C'est en effet une découverte surprenante. Ce que nous souhaitons consciemment réaliser avec nos candidats, c'est qu'ils développent un ego fortement critique, capable de supporter des efforts considérables, libre de tout autre identification, ainsi que de tout schéma de transfert ou de raisonnement automatiques. Contrairement à l'objectif conscient, notre comportement, comme le fonctionnement du système de formation, présentent plusieurs caractéristiques conduisant nécessairement à un affaiblissement des fonctions du moi et à la constitution et au renforcement d'un type spécial de surmoi⁵. » (p. 167).

Un autre auteur classique qui s'est mêlé à ce débat, Otto Kernberg (2004, 2010), s'engage dans la dénonciation de la stagnation constatée dans les systèmes de formation psychanalytiques, caractérisés encore de nos jours par un autoritarisme qui devient une source d'inhibition du processus. Kernberg propose ainsi un nouveau modèle de formation « ouvert aux influences créatrices mutuelles des disciplines des milieux universitaires ; favoriser, chez les candidats, le développement parallèle de compétences pratiques, universitaires et scientifiques ; renforcer l'impact de la psychanalyse sur son environnement académique et culturel ; et être orienté vers une recherche et une innovation continues de ses méthodes éducatives effectives⁶ » (p. 998–999). Sur le terrain, nous savons que nous sommes encore loin de ce modèle.

Le bilan semble donc, encore aujourd'hui, identique. Kirsner (2018) examine les innombrables barrages rencontrés par les candidats au statut de psychanalyste. Il considère les effets paranoïaques de ces institutions qui génèrent la suspicion et la méfiance ; cela ne signifie pas, selon cet auteur, que les membres soient eux-mêmes paranoïdes, mais qu'un environnement professionnel favorisant la paranoïa est créé collectivement, en militant contre la créativité de ses membres qui, pris isolément, et travaillant dans des institutions saines, contribuent naturellement au bon fonctionnement institutionnel et disciplinaire.

D'autres auteurs (Eisold, 2017 ; Heenen-Wolf, 2017 ; Cooper, 2008 ; Zusman, 2003), membres de sociétés de psychanalyse elles-mêmes membres de l'Association psychanalytique internationale, critiquent le fonctionnement sectaire des sociétés. Selon Garza-Guerrero (2004) cet aspect a conduit, sur le plan épistémologique, à une fragmentation conceptuelle, à l'absence de partage théorique et au pluralisme sectaire. À propos de l'autodestruction du mouvement psychanalytique, rappelons que, dans certaines sectes, le suicide final se veut la démonstration irréfutable d'une

² Traduction par l'auteur.

³ Castel (2018), Visentini (2018), Tort (2018), Poenaru (2018).

⁴ P. ex., selon les scientifiques détracteurs de la psychanalyse, on ne peut pas réfuter l'Œdipe.

⁵ Traduction par l'auteur.

⁶ Traduction par l'auteur.

totalité sans faille (Pozzi, 1982). L'on pense également, par analogie, aux maladies auto-immunes (diabète de type 1, sclérose en plaques, etc.), caractérisées par une immunisation non pas vis-à-vis de pathogènes externes, mais envers les constituants normaux du soi. Les concepts biologiques de soi, non-soi et soi modifié (marqueurs chimiques, etc.) nous semblent intéressants pour la compréhension des conditions dans lesquelles un « organisme » (discipline, institution, etc.) insuffisamment régulé produit des anticorps dirigés contre soi. Ainsi, une des causes de cette dérégulation – susceptibilité génétique, maladies infectieuses, inflammation chronique, microbiote intestinal, etc. – serait le manque d'exposition-immunisation à des entités non-soi.

Comment ces défenses groupales rappelant les organisations limites se sont-elles créées ? Quatre pistes peuvent être explorées. La première concerne un élément structurel du corpus psychanalytique : la psychosexualité, à savoir la compréhension du montage pulsionnel individuel à partir des traces érotiques et sexuelles mobilisées pendant le développement. Cet élément étant soumis aux opérations de refoulement, il trouve difficilement sa place dans la société et dans les discours qui permettent l'élaboration d'une science. La doctrine freudienne a été d'emblée qualifiée de pansexualiste. C'est probablement un des aspects qui a provoqué l'isolement épistémologique de la psychanalyse.

La deuxième piste nous mène aux traumatismes effectifs de la deuxième guerre mondiale, précédée par la prise de pouvoir par les nazis et l'autodafé de 1933 : la science psychanalytique est considérée comme une science juive et les livres de Freud sont brûlés sur la place publique. Beaucoup de psychanalystes, persécutés, doivent fuir ce régime, beaucoup d'entre eux trouvant refuge aux États-Unis. Ces événements totalitaires ont sûrement laissé des traces (avec leur cortège de défenses) chez des psychanalystes qui sont encore de nos jours des formateurs dans des sociétés de psychanalyse. Rappelons-nous encore qu'en Roumanie, le régime totalitaire de Ceausescu (tombé en même temps que le mur de Berlin en 1989), avait supprimé la psychologie et la psychanalyse des pratiques cliniques et de l'enseignement universitaire. La menace du totalitarisme semble encore présente et, chez les défenseurs de la psychanalyse, elle contribue probablement à une imperméabilisation de la frontière, tout cela étant rejoué, comme en témoignent les auteurs mentionnés plus haut, au sein de certaines sociétés de psychanalyse. De plus, un grand nombre de travaux en psychologie et en génétique démontre la transmission générationnelle des traumatismes.

La troisième piste explicative de la menace est d'ordre épistémique : à force d'isollements théoriques successifs, la psychanalyse a mal suivi l'évolution de l'épistémologie des sciences, perçues – à tort et de manière très caricaturale et polarisée – par beaucoup comme un impérialisme méprisant la connaissance de l'intime du sujet au profit d'études randomisées occultant les processus internes et singuliers. Aussi, beaucoup de psychanalystes semblent ignorer un pan entier de la philosophie des sciences et de la nouvelle culture qu'il a générée : le tournant post-moderne et ses effets majeurs sur les pratiques et les théories des sciences humaines et sociales principalement.

Enfin, la quatrième piste concerne directement l'hypothèse de ce travail : il existe un lien indissociable entre psychanalyse et dissonance cognitive. Nous verrons plus loin que cette dernière a comme conséquence première – lorsque l'intensité de la dissonance est élevée et les enjeux sociaux sont importants – une régression de la pensée et un renforcement des croyances existantes, malgré les réfutations plausibles apportées par le contexte. La dissonance peut de ce fait être à l'origine d'un cercle vicieux lié à la consolidation de défenses groupales non névrotiques.

Pour revenir au fonctionnement interne des groupements psychanalytiques, nous constatons que les termes employés par les psychanalystes eux-mêmes dans les approches critiques suggèrent

des dynamiques groupales limites, voire du registre psychotique : éclatement (des sociétés), fragmentation (théorique et groupale), paranoïa, autodestruction, etc. La vulnérabilité sociale et narcissique ainsi que la relation d'objet sont révélées également par les défenses mises en place par les institutions et, par conséquent, par la discipline elle-même. Kaës (2017) met l'accent sur des alliances inconscientes structurantes qui émergent dans toute dynamique groupale ; elles ont comme caractéristique l'activation d'une « série d'opérations de refoulement, de déni ou de rejet effectuées en commun par les sujets de ce lien pour le bénéfice de chacun » (p. 97–98). On peut toutefois questionner, à partir du constat d'autodestruction des groupes psychanalytiques, la création d'un véritable pacte narcissique (Kaës, 2017) supposant non pas une violence structurante commune aux alliances inconscientes, mais une « assignation immuable à un emplacement de parfaite coïncidence narcissique⁷ : cet emplacement ne supportera aucune transformation, car le moindre écart provoquera une ouverture béante dans la continuité narcissique. Un tel pacte contient et transmet de la violence destructrice » (p. 99).

Au même titre que dans les cas limites, on peut, par analogie, questionner une enveloppe groupale (Anzieu, 1981) fragile, organisée autour d'angoisses de perte et d'intrusion (Green, 1990), suggérant des difficultés dans les rapports au tiers et à l'altérité, une détérioration des espaces potentiels et transitionnels (au sens winnicottien) et un risque d'effondrement. Dans une perspective plus processuelle se différenciant du modèle structural de Bergeret (1985), Ferrant (2018) évoque le pôle d'organisation narcissique-identitaire du psychisme, lié à deux sources de souffrance : la première concerne les processus de séparation et la seconde est relative à la notion d'individuation et à la nécessité de l'appui (sur un autre sujet, sur l'acte) au sein de la dynamique identitaire. La perméabilité bien dosée de la limite (assurant les fonctions de maintenance, contenance, pare-excitation, individuation, intersensorialité, etc. qu'Anzieu, 1992, attribue au *Moi-peau*) rappelle l'imperméabilisation de la frontière épistémique (Poenaru, 2018a) et l'atteinte des fonctions assurant la relation dedans-dehors, le filtrage et la modulation des excitations et ses effets sur la satisfaction (du groupe en l'occurrence). Ces mécanismes inconscients ou conscients expliquent, chacun à sa manière, les dynamiques pointés par les témoins internes et externes des organisations psychanalytiques.

Pour Anzieu (1990), l'enveloppe psychique est constituée de deux couches différentes dans leur structure et leur fonction. La première, la plus externe, est la plus rigide et est tournée vers le monde extérieur ; elle fait écran aux stimulations et assure ainsi la fonction de pare-excitation. La couche interne, plus souple, plus sensible, a une fonction réceptrice permettant l'inscription des traces. Elle est à la fois une pellicule (fragile, à double face, l'une tournée vers le monde intérieur l'autre vers l'extérieur) qui sépare les deux mondes et les met en relation. À partir de cette représentation très schématique de l'appareil psychique transférée à la structure groupale présentant une peau commune trans-individuelle contenant les fantasmes, les élaborations et les transformations du groupe, on peut imaginer, pour la psychanalyse, une face externe paradoxale car trop opaque (filtrant excessivement la subjectivation du réel) et conflictuelle (persécutée), révélant un problème d'organisation des limites (et de ce qu'elles contiennent). Et une couche interne tout aussi paradoxale car trop ouverte vers la connaissance d'un inconscient illimité – la question des limites se pose encore. Un inconscient inconnaissable et illimité (ouvrant sur le dogme⁸) contraste avec certains

⁷ Rappelant l'angoisse de perte (de ses membres, de son existence).

⁸ Entendu dans sa définition classique comme ce qui s'impose aux pratiques et aux croyances chrétiennes, avec une insistance sur une doctrine venue d'en haut et transmise par les Apôtres. La certitude de foi est non seulement confiance, mais connaissance (Jossua, 2019).

positionnements théoriques qui paraissent axiomatiques (pas de probabilité, pas de doutes, pas d'interrogation des limites théoriques, pas de triangulation théorique). Les deux couches sont en interaction et semblent générer une rêverie quasi autistique, mécanisme de défense par lequel un individu substitue une rêverie diurne à la poursuite des relations humaines, sorte de déconnexion d'avec son environnement et sa réalité.

Dissonance cognitive et conflit sociocognitif

Nous devons à Festinger (1957) le développement du concept de dissonance cognitive, généré par la tension interne propre au système individuel de pensées, croyances, émotions, sensations et cognitions. Il y a dissonance lorsqu'un élément cognitif entrent en contradiction avec un autre ou l'un est la négation de l'autre. Exemple : s'il pleut et le sol n'est pas mouillé, cela génère une dissonance cognitive. Festinger identifie les provenances de la dissonance : incohérence logique ; particularismes culturels ; opinion particulière incluse, par définition, dans une opinion plus générale ; expériences passées (savoir que s'il pleut, le sol doit être mouillé). Ainsi, « la réalité qui touche une personne exercera des pressions dans le but d'aligner les éléments cognitifs appropriés à cette réalité » (p. 24), de diminuer la dissonance et de retrouver une cohérence entre son monde interne, ses attentes et la vie effective.

Voici encore quelques exemples de dissonance cognitive : lorsque, sans raisons, un jouet accessible est interdit à un enfant (voir plus bas) ; lorsqu'on croit à la fin du monde pour tel jour précis malgré les multiples preuves démontrant le contraire ; lorsque des étudiants doivent subir un ensemble d'épreuves sévères pour pouvoir assister à des réunions ennuyeuses, etc.

Nous allons survoler quelques paradigmes majeurs ayant permis l'étude expérimentale de la dissonance (Doise, Deschamps, & Mugny, 1991/2012) et des conditions dans lesquelles « une croyance contredite par d'autres éléments d'information devient plus forte car elle donne lieu à une intense activité de recherche d'éléments consonants, comme le sont par exemple les convertis » (p. 238). Selon ces auteurs, tout choix placerait l'individu dans une situation de dissonance d'autant plus intense qu'il s'agit de choisir entre deux possibilités d'importance égale. Ainsi, en cas de dissonance on peut se convaincre qu'il n'y a pas de douleur ou de besoins importants, notamment lorsque l'on doit souffrir pour une cause qui « vaut » le sacrifice. L'initiation sévère (rites d'initiation, bizutage à l'entrée des grandes écoles ou des sociétés de psychanalyse, p. ex.) est conceptualisée en psychologie sociale comme manière de rehausser le prestige des fonctions ou positions auxquelles l'initié accède ; cela amène les adhérents à rehausser le prestige de leur nouveau statut.

Le paradigme du jouet interdit démontre expérimentalement que plus la menace de punition d'avoir touché l'objet est légère, plus le jouet reçoit un rang moins élevé, alors qu'en cas de menace sévère l'objet ne perd pas en importance – l'intensité de la menace semble directement proportionnelle à l'investissement ultérieur de l'objet interdit. « Des individus, soumis plus souvent à une autorité qui s'exerce unilatéralement par le biais de contraintes explicites, semblent s'en remettre entièrement à ces consignes pour exécuter les actes prescrits, et de plus semblent intérioriser les effets des consignes fortes, tandis que des consignes plus « douces » restent sans effets pour eux » (Doise et al., 1991/2012, p. 244).

L'accord forcé, maintes fois discuté depuis son introduction en 1974 par Milgram montre que l'on peut torturer quelqu'un malgré ses protestations. À partir de ce paradigme, la psychologie sociale a expérimenté toute une série d'actes que l'on peut subir en cas de dissonance cognitive, que l'on refuserait normalement et qui sont exécutés sur simple demande d'un expérimentateur : manger des sauterelles grillées, approuver une intervention de la police que

l'on considère comme injustifiée, plaider devant une caméra en faveur d'un système d'examens perçu comme périmé, etc. La thèse générale sous-tendue par cette approche est que les sujets changeront leurs attitudes pour les accorder avec leurs comportements selon une relation inverse à l'importance des justifications fournies pour s'engager dans de tels comportements.

Pris dans une situation conflictuelle intergroupe, un individu peut se tourner vers ses pairs pour rechercher d'éventuels éléments consonants sous forme de support mutuel. L'on peut facilement observer une discrimination évaluative entre le propre groupe et le hors-groupe. Le rejet du hors-groupe est surtout élevé quand les sujets sont conduits à remettre en question leur identité groupale. La discrimination entre groupes peut être exprimée à travers le dénigrement du hors-groupe, voie la plus appropriée pour réduire la dissonance et préserver l'identité groupale.

Contrairement aux modèles psychanalytiques fondés sur les expériences précoces et leur manifestation après-coup, la psychologie sociale met en évidence la thèse selon laquelle les processus cognitifs actifs ont une source sociale, même aux niveaux inférieurs de traitement de l'information (Channouf, Py, & Sommat, 1999). Plus précisément, suggèrent ces travaux, les connaissances associées à une norme sont plus accessibles à la mémoire que les connaissances non liées à un registre normatif ; elles sont de ce fait plus facilement disponibles pour le traitement d'une information.

En examinant la difficulté à éliminer une croyance même lorsqu'elle est prouvée comme fautive – phénomène que Borgoni (2015) appelle *critical doxastic resistance* (résistance doxastique critique) – Borgoni est d'avis que ce type de résistance transgresse la norme du raisonnement critique puisqu'elle reste imperméable au transfert de connaissances à la suite d'une évaluation rationnelle. Cette transgression révélerait deux failles : la première réside dans la capacité de la croyance à rester sensible à la raison et la seconde dans la capacité à contrôler rationnellement (avec un point de vue critique conscient) une croyance. La possibilité d'implémenter de nouveaux résultats d'explorations critiques est alors atteinte (la croyance semble clivée des autres processus rationnels). La résistance doxastique est, de ce point de vue, conçue comme une irrationalité dans laquelle la mise en échec de la capacité à agir et la faille des normes qui gouvernent nos croyances se superposent. Ces failles sont-elles aussi d'ordre narcissique, normatif, social, défensif, etc. ?

En outre, la dissonance est indissociable du conflit cognitif, mis en évidence d'abord, dans une perspective constructiviste, par Piaget et Inhelder (2004) dans le domaine du développement cognitif de l'enfant ; selon la théorie piagétienne, l'intelligence est un processus complexe d'adaptation et d'assimilation de nouvelles données environnementales (objets, situations) à partir de schèmes pré-existants correspondant à des stades du développement. Ce type de conflit serait un passage obligé au cours du développement. Selon ce modèle, un schème se modifie lorsqu'il est contredit par les faits et donne ainsi lieu à une structure de connaissance d'un niveau supérieur (Piaget, 1977). À la suite de ces travaux, le courant de pensée socio-constructiviste (Doise et al., 1991/2012) est d'avis qu'une perturbation cognitive suffisamment intense (et donc suffisamment dissonante) engage le sujet dans la recherche d'un nouvel équilibre et le conduit à l'élaboration d'une nouvelle structure plus mature et plus compatible avec un environnement perturbant.

La prise de conscience du point de vue de l'autre entraînant la reformulation de sa propre approche nous mène au questionnement du conflit sociocognitif dans les rapports interdisciplinaires (et sociaux) entretenus par la psychanalyse : quelles sont les conséquences de l'évitement de ce type de conflits pour une discipline caractérisée par son haut potentiel conflictuel ? Hugodot (1992) propose que la « discordance dépend non de l'objet de formation, mais de l'état de chacun/e, des représentations que chacun/e a de cet objet, des connaissances qu'il/elle a construites

antérieurement, et des informations nouvelles à y intégrer. Plus ces informations nouvelles sont... nouvelles, et en grand nombre, plus la Dissonance Cognitive est importante et donc sa réduction difficile » (Hugodot, 1992, p. 111). Ainsi, dans quel état, avec quelle dissonance cognitive préalable les analystes abordent-ils les nouveaux objets de connaissance ? Comment sont gérés, cognitivement, les interdits organisationnels et la menace d'expulsion du groupe ? Adhérer à des normes intra-groupe suppose-t-il un accord forcé généré par la dissonance cognitive ? Comment la croyance en un inconscient asymptotique peut-elle produire un clivage des autres processus rationnels et une résistance doxastique ?

Discussion

Pour nous repérer dans ce tableau complexe, rappelons que la psychanalyse se situe clairement à la limite d'une inclusion sociale, académique et scientifique, et que ces limites, son histoire le démontre, paraissent relativement imperméables tant aux connaissances issues d'autres disciplines qu'aux nouveaux membres. L'organisation groupale, selon les analystes eux-mêmes, présente des traits totalitaires, dogmatiques et sectaires, tandis que les membres des sociétés sont éduqués, selon Balint (1948), à supprimer tout autre identification, ainsi que tout schéma de transfert ou de raisonnement automatiques. Les effets de ces organisations sont considérés comme paranoïagènes (Kirsner, 2018) et les dynamiques observées mettent sur la piste d'une dissonance cognitive intense qui, selon les travaux en psychologie sociale, entraîne le renforcement des croyances préexistantes voire des clivages au niveau de la rationalité et de l'esprit critique. Une pauvreté au niveau des conflits sociocognitifs source de maturation cognitive est également à explorer.

Les regards critiques évoqués ne disent rien de la transmission de la doctrine non pas aux futurs analystes, mais aux analysés ou aux patients. C'est-à-dire, dans de telles conditions épistémiquement et rationnellement distordues, que transmet-on au patient en termes de connaissances ? Il serait très réducteur de dire que c'est le patient qui apporte la connaissance qu'il a de lui-même et de son passé. « Dans une étude clinique portant sur des groupes conduits par plusieurs analystes, nous avons pu observer que ce qui est refoulé ou dénié chez les analystes se transmet dans le groupe de participants et l'organise symétriquement : l'alliance inconsciente préserve les sujets de quoi que ce soit de leur propre désir et de leurs liens » (Kaës, 2017, p. 98). S'il existe une symétrie de la dissonance transmissible dans l'intersubjectivité, quels en sont les effets sur les patients en cure ou en psychothérapie ? Est-elle à l'origine du renforcement du lien à son analyste ?

Lacan marque l'histoire de la psychanalyse par son génie de la dissonance renvoyant systématiquement ses patients à la diversité de leurs conflits internes. Il fait appel à diverses « techniques » langagières et comportementales qui en disent long sur les effets thérapeutiques et disciplinaires de la psychanalyse comme de la dissonance. J.-B. Pontalis⁹, ex-patient de Lacan, évoque les « séances abrégées selon l'arbitraire du maître » (minute 28 de l'audio), pratique bien connue de la deuxième période de Lacan. Pontalis témoigne du fait que le maître prépare souvent son séminaire (auquel Pontalis participait) du lendemain pendant les séances, derrière le patient. Une fois, en le voyant écrire, Pontalis ose « râler un peu, timidement, parce qu'on n'ose jamais trop agresser son

psychanalyste¹⁰ » (minute 28). Les phrases de Lacan pendant ses séminaires, raconte encore Pontalis, étaient souvent en suspens et les participants étaient dans une espèce de « dévotion collective à guetter ce qui allait venir », mais qui n'était volontairement pas prononcé... Pour Green (1992), qui a connu Le maître, Lacan ne connaît aucune limitation à la réalisation de ses désirs, il est « un homme qui a tout fait pour être idolâtré, comme un chef de secte, avec le raisonnement typique du pervers ».

Mis à part ces témoignages plus ou moins anecdotiques, Lacan semble être la démonstration du pouvoir de la dissonance, puisque ses patients et ses étudiants, soumis à un raisonnement systématiquement déraisonnable – à l'origine d'un succès qui a marqué durablement l'intelligentsia parisienne et plus largement française (voire mondiale) – étaient en fin de compte confrontés à une très forte dissonance... les orientant clairement vers le renforcement d'une croyance en un inconscient conflictuel, asymptotique et auto-généré. Cela apporte la preuve qu'une faille constitutive d'une certaine pratique psychanalytique est en mesure de favoriser l'adhésion d'un grand nombre de fidèles, malgré des séances qui duraient parfois une minute¹¹ (selon Roudinesco, 2018) et des affirmations qui paraissent délirantes du type : « La psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science, elle ne peut que l'attendre, l'espérer. C'est un délire – un délire dont on attend qu'il porte une science. On peut attendre longtemps ! » (Lacan, 1978, p. 9). Comment s'y retrouver, dans la psychanalyse, après le mouvement vertigineux provoqué par Lacan ? Et faut-il s'y retrouver ? L'inconnaissable, l'impossible, l'irrationnel, l'illimité, l'indicible ne sont-ils pas la condition pour accéder à une parole qui révèle l'au-delà et ses multiples significations ? Injecter de l'intelligible ou une logique analytique n'est-il pas la négation du fondement inconnaissable de cette doctrine ?

Nous devons par conséquent décider s'il est nécessaire de réduire l'écart entre les représentations, constitutif de la dissonance, afin de rendre le conflit sociocognitif interdisciplinaire suffisamment créateur de transformations. La psychanalyse risque-t-elle, de cette manière, de perdre un de ses éléments constitutifs majeurs, à savoir sa connexion à l'illimité de l'inconscient ? Et s'il est nécessaire de réduire l'écart, quelles en sont les stratégies ?

Nous sommes d'avis qu'il ne suffit pas de plonger le patient dans une mémoire sans fin ouvrant sur des analyses sans fin¹². Cette ouverture vers l'infini, malgré sa nécessité clinique et sa valeur heuristique, rappelle et renforce le dogme, et contamine la recherche en psychanalyse. En même temps que l'ouverture, il paraît important de proposer un modèle (théorique et clinique) de reconstruction de l'individu qui, sans une perspective holistique, biopsychosociale voire environnementale, échoue à saisir l'ensemble des interactions constitutives d'une histoire subjective. Disposer d'un modèle extra-dogmatique, faisant intervenir plusieurs strates de connaissances, permet d'accéder à une cohérence clinique et scientifique non pas par simple adhésion à une idéologie, mais par souci de répondre à une complexité individuelle qui ne peut pas se réduire qu'à l'inconscient et aux expériences précoces. Or tout cela suppose une perméabilisation de la frontière épistémique ayant comme conséquence une réduction de la dissonance.

¹¹ Lacan avait, en quelque sorte, « psychotisé les cures (...) il était un désordre incarné (...) mais il était génial », affirme E. Roudinesco (entretien avec Adèle van Reeth, 2018; émission radio France Culture, *Lacan, histoire d'un héritage*, 30.03.2018) qui apporte un exemple parfait de dissonance et de sa résolution par le renforcement d'une croyance : il était fou, mais il était génial.

¹² Cela évoque le texte de Freud (1937) *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*. Freud questionne ici la possibilité d'une fin naturelle de la psychanalyse et rappelle une affirmation courante parmi les analystes : « Son analyse n'a pas été finie. »

⁹ Radio France Culture, émission *Hors Champs*, entretien réalisé par Laure Adler, le 1^{er} mars 2010.

¹⁰ Ne pas pouvoir contredire son analyste (puisque tout ce qui est dit vient de son propre inconscient, selon la doctrine) suppose une forte dissonance cognitive qui paraît constitutive de la cure. L'on constate alors une double dissonance : dans le rapport avec les autres disciplines et dans les rapports analyste-patient.

L'ouverture vers un infini dogmatique, sous prétexte qu'on n'est pas maître dans sa demeure, peut conduire à des erreurs graves de traitement comme celles constatées dans le cas de l'autisme¹³. Il ne s'agit pas de faire le conseiller médical ni conjugal, mais de savoir, par exemple, qu'il n'est pas nécessaire de traiter une stérilité féminine avant d'avoir exigé, de la part des partenaires, un ensemble d'examen cliniques médicaux susceptibles d'apporter une série de réponses causales qui ne sont pas d'ordre psychologique. Si et seulement si les résultats de ces examens, après leur interprétation, s'avèrent négatifs, l'ouverture de l'inconscient est possible. Cette logique-là (Poenaru, 2018b), primordiale dans tout traitement, n'est pas enseignée dans les formations psychanalytiques et devrait faire l'objet de multiples dialogues avec d'autres disciplines afin de mieux saisir les limites de l'approche psychanalytique ainsi que les nécessaires ouvertures et collaborations. Elle se trouve à cet endroit-là précisément la perméabilité de la frontière épistémologique, ouverture qui ne menace en rien la mission-même de la psychanalyse qui est l'écoute et la reconstruction de soi.

La perméabilité épistémologique que nous appelons de nos vœux à la suite de ce bref examen de la dissonance cognitive et disciplinaire de la psychanalyse présente une longue série d'avantages :

- elle pose une limite qui encadre de logique (scientifique) et protège d'une certaine folie à deux (clinicien-patient) qui peut connaître des dérives graves pour la reconstruction d'un individu déjà dans un état conflictuel invalidant à différents niveaux ;
- elle réduit la dissonance cognitive source de résistance doxastique et autorise l'émergence d'un conflit sociocognitif interdisciplinaire potentiellement fécond, puisque c'est dans l'entre-différence que la respiration et l'élaboration peuvent se faire ;
- elle favorise un fonctionnement intragroupe plus sain car plus mature, ainsi qu'un meilleur accès épistémologique à la discipline ;
- elle ouvre à des dialogues interdisciplinaires, etc.

Conclusion

Explorer les dysfonctionnements de la psychanalyse expose à sa propre dissonance (lorsque l'on pratique soi-même selon une approche psychanalytique), à ses propres failles narcissiques et à ses propres dérives rationnelles. Pour ces raisons, ce type de travail est difficile, tant pour l'auteur que pour le lecteur d'orientation psychanalytique, sujet à la dissonance en raison de son lien indissociable avec la psychanalyse, démontré plus haut. Nous avons tenté ici une compréhension des difficultés de la psychanalyse à l'aide, principalement, de la dissonance cognitive issue de la psychologie sociale ; ce concept nous a semblé expliquer un ensemble de dynamiques observées dans les interactions intra- et intergroupes. Le principal moteur de cette réflexion est la nécessité d'une compréhension des mécanismes entraînant la marginalisation de la psychanalyse et la recherche de pistes pour une meilleure insertion sociale, médicale, philosophique et académique de la discipline. Nous espérons que la dissonance produite chez le lecteur ne mobilisera pas une résistance (doxastique) face à la compréhension des éléments de (re)construction que ce travail propose.

Cette réflexion doit, naturellement, être soumise à de nouvelles explorations et avancements. Il serait très intéressant de pour-

suivre la thèse de Proia-Lelouex (2016) qui pointe la communication (conflictuelle) spécifique du cadre psychanalytique. Ainsi, une meilleure compréhension des liens entre la dissonance primaire (inhérente au cadre théorique psychanalytique) mentionnée plus haut et la dissonance disciplinaire que nous avons étudiée aurait toute sa place dans le champ psychanalytique. L'intrication des deux types de dissonances, leur sédimentation, leurs effets sur le traitement ou la cure, les ruptures et les conflits supplémentaires que cela génère, à partir de quand leur intrication devient néfaste au niveau théorico-clinique, etc. pourraient représenter des pistes de recherche fort utiles dans l'avancement de la discipline.

Nous sommes par conséquent d'avis qu'il est indispensable d'élaborer une perméabilisation suffisante des limites épistémologiques de la psychanalyse afin de lui assurer un avenir sans conflits à haut potentiel dissonant et sans régressions (Heenen-Wolff, 2017) épistémiques. Si la psychanalyse était un patient, nous dirions qu'elle devrait être traitée par un/e analyste à l'écoute transdisciplinaire, pour être certain qu'il/elle n'est pas lui-même/elle-même exposé/e à une forte dissonance et à des liens d'intérêt intragroupe paralysants.

Pour conclure, il nous vient à l'esprit ce commentaire de Latour (2004) à propos des différences entre cosmopolitisme (lié au naturalisme et à la croyance occidentale en un monde unique et naturel compréhensible avec les outils de la science) et cosmopolitique (pour Stengers, une cure de la maladie de la tolérance) : « (...) les humains avec des propriétés, des attachements et un cosmos (bourré d'entités ignorées ou ridiculisées par d'autres humains) ont tendance à ne pas chercher de nouveaux membres dans les clubs. Ils ont des raisons de croire qu'ils appartiennent aux meilleurs clubs et ne comprennent pas pourquoi d'autres – lorsqu'ils sont invités – ont refusé d'y adhérer. D'où la nécessité d'une deuxième dimension du rétablissement de la paix, qui n'exige pas un détachement des êtres (par exemple, les divinités) qui nous font exister. Cette deuxième dimension nécessite un autre protocole, une autre enquête, pour répondre à une autre question : À l'aide de quel type de test rendez-vous possible la distinction entre les bons et les mauvais attachements ?¹⁴ » (p. 457–458). Cela rejoint la question de Shoshana Zuboff (2019) : *Qui décide qui décide ?* En guise de solution à ces questionnements complexes, Latour plaide pour une vision constructiviste des rapports à la connaissance dont voici quelques traits : les éléments de la réalité sont dépendants d'une série de médiations elles-mêmes composées d'ingrédients hétérogènes, possédant une histoire ; nos réalités sont sujettes à différentes interprétations qui doivent être considérées avec prudence. Quels sont donc les liens que la psychanalyse entretient avec l'hétérogénéité, la prudence des interprétations et le constructivisme ?

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur n'a pas précisé ses éventuels liens d'intérêts.

Références

- Anzieu, D. (1981). *Le groupe et l'inconscient*. Paris: Dunod (3^e éd., 1999).
- Anzieu, D. (1990). *L'épiderme nomade et la peau psychique*. Paris: Apsygée.
- Anzieu, D. (1992). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod.
- Balint, M. (1948). On the psycho-analytic training system. *International Journal of Psychoanalysis*, 29, 163–173.
- Bergeret, J. (1985). *La personnalité normale et pathologique*. Paris: Dunod.
- Borgoni, C. (2015). Dissonance and doxastic resistance. *Erkenntnis*, 80(5), 957–974. (1975-).
- Carveth, D. L. (2018). *Psychoanalytic thinking. A dialectical critique of contemporary theory and practice*. London: Routledge.

¹⁴ Traduction par l'auteur.

¹³ Voir Haute Autorité de santé, *Recommandations de bonne pratique. Autisme et autres troubles envahissants du développement : interventions éducatives et thérapeutiques coordonnées chez l'enfant et l'adolescent* (2012).

- Castel, P.-H. (2018). Psychanalyse et épistémologie : Comment s'extraire de l'impasse actuelle ? *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 100–105.
- Channouf, A., Py, J., & Sommat, A. (1999). Cognitive processing of causal explanations: A sociocognitive perspective. *European Journal of Social Psychology*, 29(5–6), 673–690.
- Cooper, A. (2008). American psychoanalysis today: A plurality of orthodoxies. *Journal of the American Academy of Psychoanalysis and Dynamic Psychiatry*, 36(2), 235–253.
- Doise, W., Deschamps, J.-C., & Mugny, G. (1991). *Psychologie sociale expérimentale*. Paris: Armand Colin (4^e éd., 2012).
- Dupont, S. (2014). *L'autodestruction du mouvement psychanalytique*. Paris: Gallimard.
- Eisold, K. (2017). *The Organizational Life of Psychoanalysis*. Londres: Routledge.
- Ferrant, A. (2018). Pôle d'organisation narcissique-identitaire du psychisme. In *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale* (3^e éd., pp. 289–304). Paris: Elsevier Masson.
- Festinger, L. (1957). *Une théorie de la dissonance cognitive*. Paris: Enrick B. Éditions.
- Freud, A. (1936). *Le Moi et les mécanismes de défense*. Paris: PUF (2001).
- Garza-Guerrero, C. (2004). Psychoanalytic education: Between marginalization and irrelevance. Toward a critical organizational and educational reform. In P. Zagermann (Ed.), *The future of psychoanalysis: The debate about the training analyst system* (pp. 109–140). New York: Routledge.
- Green, A. (1990). *La folie privée. Psychanalyse des cas-limites*. Paris: Gallimard.
- Green, A. (1992). *Entretien*. Magazine littéraire (Consulté en ligne).
- Grünbaum, A. (2004). The hermeneutic versus the scientific conception of psychoanalysis. In J. Mills (Ed.), *Psychoanalysis at the limits. Epistemology, mind, and the question of science* (pp. 139–160). New York: State University of New York Press.
- Heenen-Wolff, S. (2017). *Contre la normativité en psychanalyse. Sexe, genre, technique et formation : Nouvelles approches contemporaines*. Paris: In Press.
- Hugodot, J. (1992). Dissonance cognitive et conflit socio-cognitif ou : Former, c'est transformer. *Spirale, revue de recherche en éducation*, 8, 107–117.
- Jossua, J.-P. (2019). Dogme. In *Encyclopédie Universalis* (Disponible en ligne : <http://www.universalis-edu.com>).
- Kaës, R. (2017). *Les théories psychanalytiques du groupes* (6^e éd.). Paris: PUF.
- Kernberg, O. (2004). Discussion: "Problems of power in Psychoanalytic Institutions". *Psychoanalytic Inquiry*, 24, 106–112.
- Kernberg (2010). A new organization of psychoanalytic education. *Psychoanalytic Review*, 97, 997–1020.
- Kirsner, D. (2018). The training analysis: Still a roadblock in psychoanalytic education. In P. Zagermann (Ed.), *The future of psychoanalysis: The debate about the training analyst system* (pp. 161–178). New York: Routledge.
- Lacan, J. (1978). « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (*Séminaire XXIV, 1976–1977*). Ornicar.
- Latour, B. (2004). "Whose cosmos, which cosmopolitics? Comments on the peace terms of Ulrich Beck". In C. Y. Robertson von Trotha (Ed.), *Kultur und Gerechtigkeit (Kulturwissenschaft interdisziplinär/Interdisciplinary Studies on Culture and Society, Vol. 2)*.
- Mills, J. (2004). *Psychoanalysis at the limits. Epistemology, mind, and the question of science*. New York: State University of New York Press.
- Perry, J. C., Guelfi, J.-D., Despland, J.-N., & Hanin, B. (2004). *Échelle d'évaluation des mécanismes de défense*. Paris: Masson.
- Piaget, J. (1977). *Recherches sur l'abstraction réfléchissante*. Paris: PUF.
- Piaget, J., & Inhelder, B. (2004). *La psychologie de l'enfant*. Paris: PUF (1^e éd. : 1966, Que sais-je ?).
- Poenaru, L. (2018a). L'épistémologie : Une enquête indépendante ? À propos du texte de P.-H. Castel Psychanalyse et épistémologie : Comment s'extraire de l'impasse actuelle ? *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 127–130.
- Poenaru, L. (2018b). Le raisonnement psychanalytique. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 171–176.
- Popper, K. (1963). *Conjectures and refutations. The growth of scientific knowledge*. London: Routledge (1972).
- Pozzi, E. (1982). Sécularisation et déboires du sacré : Le suicide collectif de Jonestown. *Cahiers internationaux de sociologie*, 72, 131–144.
- Proia-Lelouey, N. (2016). La communication psychanalytique. In M. Grossen & A. Salazar Orvig (Eds.), *L'entretien clinique en pratique* (pp. 51–65). Paris: Belin.
- Van Reeth (réalisateur), A. (2018). *Entretien avec Elisabeth Roudinesco [podcast]*. Radio France Culture, émission *Les chemins de la philosophie: Lacan, histoire d'un héritage*. (Retrieved from: <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/matthieu-haumesser-lautre-scene-philosophie-du-theatre>).
- Tort, M. (2018). Le démon de l'épistémologie. À propos du texte de P.-H. Castel, « Psychanalyse et épistémologie : Comment s'extraire de l'impasse ? ». *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 120–126.
- Visentini, G. (2017). La scientificité ouverte. « Controverse poppériennes » sur la méthode. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 1(2), 82–89.
- Visentini, G. (2018). Pour une épistémologie « par le bas ». Quelques remarques sur l'article de P.-H. Castel, « Psychanalyse et épistémologie : Comment s'extraire de l'impasse ? ». *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 106–119.
- Zuboff, S. (2019). *The age of surveillance capitalism*. New York: Public Affairs.
- Zusman, W. (2003). Our science and our scientific lives. *Israel Psychoanalytic Journal*, 1, 351–377.